

LES "NOMBRES DE CRISTO" DE FRAY LUIS DE LEON

Dans un pénétrant article de la revue Studium Ovetense (Oviedo, vol. XI, 1983, p, 119), intitulé "Aproximación a la cristología de Fray Luis de León", José Antonio González Montoto écrit : "Fray Luis de León es uno de los primeros creadores del lenguaje teológico en el idioma castellano y, por tanto, punto de referencia para todos los estudiosos del tema, desde nuestra experiencia histórica. La sensibilidad artística de Fray Luis, como hombre renacentista, sus conocimientos bíblicos, su preocupación pastoral dan a su pensamiento teológico, a su lenguaje religioso, una dimensión estética de perenne significación". Effectivement, l'immortel chef-d'oeuvre du "Cygne du Tormes", qui date de 1583 (les deux premiers livres) et de 1585 (le troisième livre), constitue un ensemble grandiose, où les aspects philosophiques, théologiques et littéraires se trouvent étroitement mêlés. Je voudrais ici en retracer la structure et le mouvement.

Cet ouvrage, au style incomparable, expose quatorze noms que la Bible attribue au Christ (tous propres à son humanité exclusivement) : Pimpollo ("Rejeton"), Faces de Dios ("Face de Dieu"), Camino ("Chemin"), Pastor ("Pasteur"), Monte ("Montagne"), Padre del siglo futuro ("Père du siècle futur"), Brazo de Dios ("Bras de Dieu"), Rey de Dios ("Roi de Dieu"), Príncipe de la Paz ("Prince de la Paix"), Esposo ("Epoux"), Hijo de Dios ("Fils de Dieu"), Amado ("Bien-Aimé"), Jesús, Cordero ("Agneau"). Chacun des trois Livres est précédé d'une "Dédicace" (la première traitant du problème biblique en général ; la seconde, du péché ; la troisième, de la promotion de la langue espagnole au rang de langue savante). A mon sens, on doit discerner, dans cet imposant traité, deux grands centres d'intérêt : la théorie du nom et la dialectique spirituelle.

La théorie du nom est présentée au début du volume, mais elle demeure sous-jacente jusqu'à la fin. L'accent très personnel de cette recherche s'avère perceptible dès la "Dedicatoria" a Portocarrero, rédigée dans la prison de Valladolid. L'auteur y déplore que les Saintes Ecritures -trésor des fidèles et source de sanctification - en soient arrivées, au cours du XVIème siècle, par le malheur des temps (à cause de l'ignorance des uns et de l'orgueil des autres), à représenter un danger pour les masses populaires, au point que

l'Eglise a dû, hélas ! prohiber leur diffusion en langue vulgaire. Tout de suite, Fray Luis dénonce les responsables, qui sont les clercs eux-mêmes : "no sólo no saben aquestas Letras, pero desprecian, o a lo menos muestran preciar-se poco y no juzgar bien de los que las saben. Y con pequeño gusto de ciertas cuestiones contentos e hinchados, tienen título de maestros teólogos, y no tienen la teología ; de la cual, como se entiende, el principio son las cuestiones de la Escuela ; y el crecimiento la doctrina que escriben los santos ; y el colmo y perfección y lo más alto de ella las Letras Sagradas, a cuyo entendimiento todo lo de antes, como a fin necesario, se ordena". (Obras completas castellanas, B.A.C., éd. Félix Garcia, 2a ed., 1951, Madrid, pp. 387-388).

Il faut, par conséquent, remédier au mal, car la chrétienté ne saurait se priver définitivement de cet imprescriptible secours que constitue la Parole de Dieu ; à cette fin, il conviendrait, selon le maître salmantin, de composer des traités de spiritualité en langue populaire, dans lesquels on enchâsserait le plus possible de textes bibliques traduits : les Nombres de Cristo répondent précisément à ce dessein. Le malheureux prisonnier du Saint-Office ajoute, en un soupir, que l'épreuve durement subie lui a directement montré le chemin : "Yo así lo juzgo y juzgué siempre. Y aunque me conozco por el menor de todos los que, en esto que digo, pueden servir a la Iglesia, siempre la deseé servir en ello como pudiese ; y con mi poca salud y muchas ocupaciones no lo he hecho hasta ahora. Mas ya que la vida pasada, ocupada y trabajosa, me fue estorbo para que no pusiese este mi deseo y juicio en ejecución, no me parece que debo perder la ocasión de este ocio, en que la injuria y mala voluntad de algunas personas me han puesto ; porque, aunque son muchos los trabajos que me tienen cercado, pero el favor largo del cielo que Dios, Padre verdadero de los agraviados, sin merecerlo me da, y el testimonio de la conciencia en medio de todos ellos han serenado mi alma con tanta paz, que no sólo en la enmienda de mis costumbres, sino también en el negocio y conocimiento de la verdad veo ahora y puedo hacer lo que antes no hacía. Y hame convertido este trabajo el Señor en mi luz y salud, y con las manos de los que me pretendían dañar ha sacado mi bien. A cuya excelente y divina merced en alguna manera no respondería yo con el agradecimiento debido, si ahora que puedo y según la flaqueza de mi ingenio y mis fuerzas, no pusiere cuidado en esto, que, a lo que yo juzgo, es tan necesario para el bien de sus fieles" (pp. 389-390).

Dans cet effort bibliographique, le thème choisi est celui des noms que l'Écriture décerne à l'humanité du Christ ; en remontant à leur étymologie hébraïque et en cherchant leur sens le plus littéral, après celle de leur sens figuré, on obtiendra, avec l'aide du contexte général, tout un corps de doctrine sacrée, absolument nécessaire pour le salut. C'est ainsi que les conversations érudites, mais toujours agréables, de ce "lindo libro de simbolización románica, urdida en teológica voluptuosidad en el huerto de La Flecha" (selon les propres paroles d'Ortega y Gasset), examine un par un les noms du Rédempteur.

Au début de ces profonds mais élégants colloques, on trouve une originale et savante théorie du nom en général, qui traduit non seulement l'attitude du maître León en face du problème de son époque, mais encore sa vision totale du monde, sa Weltanschauung comme disent les Allemands. L'un des trois interlocuteurs (moines augustins), Marcelo (qui incarne très probablement l'auteur), se pose quatre questions : qu'est-ce que nous appelons un nom ? quelle fonction joue-t-il dans notre pensée et dans notre activité ? dans quel but a-t-il été institué ? et comment avons-nous l'habitude de l'employer ? On sait que, depuis plusieurs siècles, le nominalisme proclamait que les noms ne sont rien d'autre que des "bruits de voix" (flatus vocis), conventionnellement forgés pour notre usage, mais qui ne correspondent à aucun être en dehors de notre langage ; nul n'ignore combien la "Querelle des Universaux" perturba le Moyen-Âge et même la Renaissance (d'Occam et Durand de Saint-Pourçain à Gabriel Biel) ; chacun sait comment les nominalistes en arrivèrent à nier la réalité des idées abstraites et générales, en ébranlant ainsi les bases mêmes de la grande synthèse traditionnelle, faite d'un puissant amalgame du platonisme des idées abstraites et éternelles avec l'aristotélisme logique, le tout baptisé par le christianisme.

Marcelo répond que le nom est une "palabra breve, que se sustituye por aquello de quien se dice y se torna por ello mismo" (p. 396). Le nom est un substitut, un équivalent, de la chose nommée ; son être réside à la fois dans notre bouche et dans notre entendement, dans la mesure où ceux-ci sont fidèles aux objets réels. Cela tient à ce que le nom est investi d'une fonction bien particulière : celle de nous rendre constamment présentes les choses de l'univers. Cette communion cosmique est précisément l'idéal auquel sont appelés tous les êtres, ainsi que le proclame Fray Luis dans l'un de ses textes les plus caractéristiques. "Consiste pues la perfección de las cosas en que cada uno de nosotros sea un mundo perfecto, para que, por esta manera, estando todos en mí y yo en todos

los otros, y teniendo yo su ser de todos ellos, y todos y cada uno de ellos teniendo el ser mío, se abraza y eslabone toda esta máquina del universo, y se reduzca a unidad la muchedumbre de sus diferencias ; y quedando no mezcladas, se mezclan ; y permaneciendo muchas, no lo sean ; y para que, extendiéndose y como espregándose delante de los ojos la variedad y la diversidad, venza y reine y ponga su silla la unidad sobre el todo. La cual es avecinarse la criatura a Dios, de quien mana, que en tres personas es una esencia, y en infinito número de excelencias no comprensibles, una sola perfecta y sencilla excelencia" (pp. 396-397).

Tous les grands thèmes lusiens se donnent ici rendez-vous : l'idée de perfection, moteur de la vie cosmique tout entière ; le dynamisme irrésistible qui pousse tous les êtres vers leur fin propre ; la tendance de toutes les créatures à chercher l'unité au moyen d'un embrassement spirituel universel, au-delà de la multiplicité initiale que celle-ci dépasse sans l'abolir totalement ; la dialectique mystique, dont la fin est la ressemblance toujours plus proche par rapport à Dieu ; enfin, l'ineffable paternité de la Sainte Trinité, qui réconcilie dans son essence transcendante l'un et le multiple.

Mais il surgit, tout de suite, un obstacle pour réaliser cette unité : c'est l'extension, l'étendue, la matérialité. Comment les objets concrets, d'une rigoureuse impénétrabilité, pourraient-ils ne faire qu'un ? L'unique moyen pour accomplir cette union est, justement, le nom. La nature - toujours prévoyante - "dió a cada una de las cosas, además del ser real que tienen en sí, otro ser del todo semejante a este mismo, pero más delicado que él y que nace en cierta manera de él, con el cual estuviesen y viviesen cada una de ellas en los entendimientos de sus vecinos, y cada una en todas, y todas en cada una. Y ordenó también que de los entendimientos, por semejante manera, saliesen con la palabra a las bocas. Y dispuso que las que en su ser material piden cada una de ellas su propio lugar, en aquel espiritual ser pudiesen estar muchas, sin embarazarse, en un mismo lugar en compañía juntas ; y aun lo que es más maravilloso, una misma en un mismo tiempo en muchos lugares "(p. 397). C'est de la même manière que plusieurs miroirs, placés devant un même visage, en offrent une pluralité d'images particulières, mais susceptibles de n'en faire toutes qu'une seule. En somme, les noms sont une seconde forme - virtuelle, mais adéquate - des choses qu'ils désignent.

Fray Luis expose alors les conditions auxquelles le nom doit satisfaire pour remplir convenablement son rôle. Après la condition générale, qui réside dans la conformité avec l'objet nommé, trois réquisits sont énoncés. Le premier est la "derivaciòn" : il s'agit que le nom soit le plus possible en harmonie avec l'original, du point de vue des idées qu'il évoque. Le second est le "sonido" : l'identité ou, du moins, l'analogie sonore revêt une grande importance ; d'où l'intérêt des onomatopées. Le troisième est la "figura", c'est-à-dire la structure externe du nom, qui doit exprimer tous les "secrets" ou toutes les propriétés essentielles des choses ; la supériorité de la langue biblique - autrement dit, de la langue juive -, c'est précisément que les lettres elles-mêmes des mots se modifient, pour exprimer tantôt une augmentation de bonheur, tantôt une augmentation de malheur, dans l'être ainsi désigné ; plus encore, "en otros nombres, mudan las letras su propia figura, y las abiertas se cierran, y las cerradas se abren y mudan el sitio, y se trasponen y disfrazan con visajes y gestos diferentes, y, como dicen del camaleòn, se hacen a todos los accidentes de aquellos cuyos son los nombres que constituyen" (p. 402). Ainsi, l'analyse du tétragramme divin (Jod-He-Vo-He! "je suis celui qui suis") montre que chacune des lettres peut se mettre à la place des autres, et signifie que chacune des perfections de Dieu équivaut aux autres.

Mais le jeune Sabino soulève ici une objection : comment Dieu peut-il avoir un nom adéquat, puisqu'il est infini ? Marcelo répond que Dieu n'a certainement pas un nom "cabal", mais qu'il a, en tout cas, un nom "propio", qui suffit à le personnaliser. C'est pour la même raison que le Christ lui-même a beaucoup de noms, car aucun d'eux ne peut totalement épuiser la richesse infinie de ses vertus.

Cette théorie du nom, ainsi brièvement résumée, opère véritablement l'intégration de la philologie dans la métaphysique ontologique et elle élève le langage à la dignité d'agent de la dialectique spirituelle. On pourrait émettre l'hypothèse des sources platoniciennes, et même plotiniennes ; il serait également possible d'invoquer Maimonide et Avicébron ; par-dessus tout, il est nécessaire de voir là l'inspiration hébraïque et biblique, le penchant atavique du "converso" qu'était Fray Luis pour le déchiffrement des textes et pour l'exégèse, tout spécialement des écrits sacrés. La préface de La perfecta casada est un véritable manifeste à la gloire des Ecritures ; de même, l'Exposición del Cantar de los Canteres ou le Comento de Job vont dans ce sens. Faut-il croire, cependant, que Fray Luis de León ait voulu s'en tenir à la lettre du texte scripturaire et en sacrifier l'esprit, comme certains ont voulu le lui reprocher ?

Ne fut-il qu'un éminent grammairien ou un linguiste consommé ? Ce serait là interpréter faussement sa démarche, qui a indéniablement des ambitions beaucoup plus hautes ; à ses yeux, l'exégète digne de sa mission doit faire appel à une foule de sciences auxiliaires et il ne saurait en aucune manière se contenter du dictionnaire et de la syntaxe ou se borner à recenser les phonèmes et les sémantèmes ... Comme il l'a proclamé devant ses juges de Valladolid, la philologie ne suffit pas ; c'est seulement le point de départ et le nerf de tout son travail : "Y jamás traté, ni en público, ni en secreto, del abismo de saber que Dios encerró en los libros de la Santa Escritura, que no dijese que pedía en el que trataba de entendella, que supiese todas las ciencias y las historias y las artes mecánicas, cuanto más la teología escolástica, que es la verdadera introducción para ella... Lo que se dice allí presume mediana noticia de muchas otras cosas mayores que gramática" (Colección de Documentos inéditos para la historia de España, Madrid, 1847, tomo X, pp. 360 et 362).

+

+ +

Mais le message luisien, tel qu'il se présente dans les Nombres de Cristo, est essentiellement constitué par une puissante dialectique spirituelle, proprement religieuse, du salut et de la paix. A tous les niveaux de l'ouvrage, on rencontre une peinture très sombre de la condition humaine, ici-bas, en proie à la souffrance et à la lutte, ainsi qu'à l'injustice. L'homme a hérité du péché originel et son existence sur terre est faite de dérélition. Citons, par exemple, le commentaire du nom de "Jesús" (Livre III, p. 743) : "El hombre, de su natural, es movedizo y liviano y sin constancia en su ser, y, por lo que heredó de sus padres, es enfermo en todas las partes de que se compone su alma y su cuerpo. Porque, en el entendimiento tiene obscuridad, y en la voluntad flaqueza, y en el apetito perversa inclinación, y en la memoria olvido, y en los sentidos, en unos engaño y en otros fuego ... A esta culpa común añade cada uno las suyas ; y para ser del todo miserables como malos enfermos ayudamos el mal, y nos llamamos la muerte con los excesos que hacemos ... Y nuestra enfermedad no es una enfermedad, sino una suma sin número de todo lo que es doloroso y enfermo". Dans un autre passage (Livre I, commentaire de "Padre del siglo futuro", p. 484), le maître León compare la malignité qui nous mine à la vrillette ("carcoma") qui ronge le bois le plus solide.

Nous sommes, donc, des malades chroniques. Faut-il nous étonner de notre aspiration incessante à recouvrer la santé ? Les noms de "Pastor", de "Principe de la paz" et de "Jesús" décrivent longuement les tentatives acharnées de l'humanité pour se libérer et pour se guérir. Selon Fray Luis, il existe trois sortes de paix auxquelles nous tendons avec un égal désir : la paix avec les autres hommes, la paix avec Dieu et la paix avec nous-mêmes. Or, les deux premières dépendent de la troisième. En effet, d'une part, pour être en paix avec Dieu il est indispensable que nous nous tournions vers lui, qui nous regarde perpétuellement avec sa tendresse de père ; mais, pour effectuer cette conversion, il nous faut réduire au silence nos passions, c'est-à-dire éviter de regarder dans une autre direction que la sienne. Ici, en bref, dans une perspective proche du molinisme (qui se développera quelques années plus tard), toute l'initiative vient de l'homme, bien qu'elle soit évidemment conditionnée par la Grâce. D'autre part, la paix avec les autres hommes dépend de la paix intérieures, en ce sens que toute guerre provient de l'envie et de nos prurits de compétition ; le sage, avide seulement de biens immatériels, et inépuisables, n'éprouve le besoin d'entrer en lice avec personne ; s'orientant vers la justice et vers la charité, il est aisément à l'unisson du prochain. "Como la cuerda en la música debidamente templada en sí misma, hace música dulce con todas las demás cuerdas, sin disonar con ninguna, así el ánimo bien concertado dentro de sí, y que vive sin alboroto, y tiene siempre en la mano la rienda de sus pasiones, y de todo lo que en él puede mover inquietud y bullicio, consueña con Dios, y dice bien con los hombres y teniendo paz consigo mismo, la tiene con los demás" (Livre II, "Principe de la paz", p. 594).

Mais, sur la route qui mène à la paix intérieure, s'interpose un grave obstacle : c'est le mal profond, qui frappe et dévie notre volonté. Voilà où ont achoppé les philosophes païens. Les uns, intellectualistes, croyant que le mal résidait dans l'entendement, estimèrent qu'il suffisait de soigner ce dernier en l'éclairant : ils instruisirent, donc, les hommes de leur nature et de leurs devoirs, en établissant des lois claires et précises. Les autres, sensualistes, pensèrent, tout au contraire, que le mal provenait d'une structure défectueuse de notre corps et ils essayèrent de l'améliorer par une hygiène plus saine et par une alimentation plus adaptée. Sans doute les remèdes préconisés dans les deux écoles précitées sont, dans une certaine mesure, acceptables ; mais ils s'avèrent tout à fait insuffisants, car ils n'atteignent pas le mal à sa racine, qui est notre volonté.

Comment donc obtenir une volonté droite ? A ce stade, notre souverain recours, d'après Fray Luis, est d'ordre proprement religieux et surnaturel. "Porque lo que remedia este mal espíritu y aqueste perverso brío, con que se corrompió en su primer principio la voluntad, es un otro espíritu, santo y del cielo ; y lo que sana esta enfermedad y malatía de ella, es el don de la gracia, que es salud y verdad ; y esta gracia y aqueste espíritu, sólo Cristo pudo merecerlo, y sólo Cristo lo da" ("Príncipe de la Paz", p. 597). Le nom de Jésus signifie, d'ailleurs, la santé (salud), c'est-à-dire "la música concertada" (p. 749) et les bons rapports et la délivrance du mal. Le Christ est le pacificateur et le médecin par excellence. Le maître León consacre de nombreuses pages à célébrer ce Christ médecin, par exemple dans le même chapitre (p. 750), à propos de l'intrinsécisme de la Grâce : "ansí es salud Cristo, porque el bien que en nosotros hace, es como aquesta salud ; bien propiamente no de sola apariencia ; ni que toca solamente en la sobrehaz y en el cuero, sino bien secreto y lanzado en las venas, y metido y embebido en el alma ; y bien que no solamente pinta las hojas, sino que propiamente y principalmente mundifica la raíz y la fortifica". De même, dans le commentaire de "Rey de Dios" (Livre II, pp. 566-571), on voit que l'extrinsécisme et la conformité à la loi (mosaïque ou autre), à la manière de la stricte obédience pharisaïque, ne nous sauveront pas : seul en sera capable l'appel de l'amour à l'amour, la metanoia, la conversion radicale de l'âme elle-même, dans ses plus intimes replis, touchée et progressivement guérie par l'aide du Christ thaumaturge, dont les effets bienfaisants nous sont décrits en maints passages émouvants. Ici, les sources ne sont pas seulement orientales et juives, mais aussi, comme l'a bien aperçu Saturnino Alvarez Turienzo (discours de rentrée de l'année académique 1973-1974 à l'Universidad Pontificia de Salamanca : "Fray Luis de León : valor de actualidad de su estilo intelectual y humano", p. 43), suivant une indication de C. Sánchez Albornoz et aussi de J. Etienne - éramistes, issus de la devotio moderna flamande.

Comme l'a vu Marcel Bataillon (Erasmus et l'Espagne, p. 810) avant tant d'autres (Félix García, Enrique Rivera de Ventosa, David Gutiérrez, Jaime García Alvarez, etc...), les Nombres de Cristo sont un livre écrit à la gloire de la grâce du Christ ; toutefois, Fray Luis ne fut pas partisan des thèses extrêmes de la Réforme protestante, qui enseignaient la prédestination ; il insiste, au contraire, sur les possibilités que nous offre le libre arbitre humain et sur les conditions spécifiquement humaines de la paix. Selon lui, l'homme doit se préparer, par ses propres forces, à recevoir la Grâce ; dans ce but, un certain nombre de démarches



sont requises : en premier lieu, la connaissance de soi ; en second lieu, une certaine retraite dans la solitude (Livre I, "Pastor", pp. 448-449), puis la pratique scrupuleuse du devoir d'état ; enfin, la recherche exigeante de la justice et la réalisation du concierto universel (à la vue de l'harmonie des étoiles, "Príncipe de la Paz", p. 585) ; les images musicales pullulent dans les Nombres de Cristo et elles se retrouvent abondamment dans toutes les autres oeuvres luisiennes, surtout dans les poésies (cf. dans la récente édition et traduction due à Bernard Sesé, Ed. Obsidiane, 1985, p. 30 : "Oda à Salina", et p. 56 : "Noche serena").

Bréviaire de l'humanisme catholique dans l'Espagne du Siècle d'Or, les Nombres de Cristo chantent le sentiment de la nature et aussi l'intuition musicale. Il y a plus : on peut se demander s'ils n'atteignent pas non plus le plan mystique. Conrado Muñoz Sáenz n'hésite pas à qualifier Fray Luis de la manière suivante : "el más filósofo de nuestros místicos y el más místico de nuestros filósofos" (prologue à la rééd. Merino des Obras, tomo I, p. XVI) ; mais il fait, avec raison, cette réserve : "S. Juan de la Cruz canta desde el cielo, entre el éxtasis del bienaventurado y los himnos de los ángeles ; Fray Luis de León canta con el espíritu mirando el cielo, pero con los pies aherrojados en la tierra, y su canto es doloroso como el suspiro del desterrado" (ib., p. XIX). Certes, le maître León a nié, à plusieurs reprises, qu'il ait jamais été favorisé d'une illumination divine de cet ordre. Mais il est licite de penser, avec Menéndez y Pelayo, Blanco García, Aubrey Bell, Allison Peers, Marcos del Río, Crisógono de Jesús, Félix García, Salvador Muñoz Iglesias, David Gutiérrez et tant d'autres, qu'il a droit, en toute hypothèse, au qualificatif de mystique. Son oeuvre, en effet, semble témoigner d'un équivalent de l'expérience surnaturelle. songeons, principalement, à son ardent commentaire du nom d' "Amado" (Livre III, pp. 713-755) - le dialogue éperdu entre Sabino et Juliano à propos de l'amour, qui tend à l'unité -, ainsi qu'aux pages de "Príncipe de la Paz" (Livre II, pp. 608-617) ; le christocentrisme luisien, intuitif autant que discursif, nous introduit au seuil de la science suprême de l'oraison d'union et du mariage spirituel, dont l'ascèse pleine de foi a pu apporter au maître une authentique "pregustación". L'extase nocturne, dont témoigne les pp. 547 et suivantes de "Rey de Dios", devant la voûte céleste, dépasse le panthéisme et avoisine l'union suprême avec la Personne divine : "en confusión me pusiera, Sabino, lo que habéis dicho (s'écrie Marcelo) si yo no estuviera usado a hablar en los aídos de las estrellas, con las cuales comunico mis cuidados y mis ansias las más de las noches ;...(.). ... estas razones que ahora tratamos, no me pesará que las oigan, pues son suyas

y de ellas las aprendimos nosotros" (p. 547). Rappelons aussi, dans "Principe de la Paz" (p. 585), les réflexions que suggère à Fray Luis la contemplation de la nuit constellée de ces astres mystérieux qui gravitent selon une harmonie surprenante : "cuando la razón no lo demostrará... (.) ... cuán amable cosa sea la paz, esta vista hermosa del cielo que se nos descubre ahora, y el concierto que tienen entre sí aquestos resplandores que lucen en él, nos dan de ello suficiente testimonio" ; ces paragraphes font songer à l'extase de sainte Monique, à Ostie ; comme saint Jean de la Croix, le Cygne du Tormes écoute la "música callada", qui l'élève aussitôt à l'Absolu. Dans un langage cicéronien (comme l'a noté Federico de Onis, dans son édition des Nombres de Cristo, 1917, tome I) plus encore que platonicien, horatien ou virgilien, les Nombres de Cristo constituent, selon les justes paroles de Félix García (Obras, p. 344), "l'oeuvre la plus représentative, la mieux cristallisée de la Renaissance espagnole" ; exhalaison d'une âme profondément inquiète (cf. Alain Guy, Fray L. de León, Buenos Aires, Ed. Columba, Col. "Hombres inquietos", 1966), qui a réussi, au prix d'efforts soutenus et héroïques, à s'élever à la sérénité du croyant le plus fervent, cet ouvrage, plein d'atticisme et de souffle prophétique hébraïque (ainsi que l'a discerné Unamuno, dans En torno al casticismo, 1897), est un prodige d'équilibre et de finesse ; inspiré par l'Ancien et le Nouveau Testament, par la Patristique (en particulier, par Saint Augustin) et sans doute par Léon l'Hébreu, les pauliniens Nombres de Cristo, où la volonté de style est évidente par-delà la facilité des dons innés, sont le plus beau fleuron de la théologie de l'Incarnation au Siglo de Oro et le témoignage le plus accompli de la sagesse évangélique, "au sein d'un siècle de vacarme plus que de substance". Leur valeur littéraire de premier plan a été reconnue par tous et l'idéal d'harmonie qu'ils expriment paraît bien indispensable à notre modernité, si tourmentée ! de la fin du XXème siècle.

Alain GUY